387. Londres, Jeudi 4 juin 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Autoportrait, Diplomatie, Discours du for intérieur, France (1830-1848, Monarchie de Juillet), Napoléon 1 (1769-1821 ; empereur des Français), Napoléon 1 (1769-1821 ; empereur des Français) -- Retour des cendres (1840), Politique (France), Posture politique, Presse, Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L’Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à :*

 391. Paris, Lundi le 1er juin 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-06-04
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitHier soir, en rentrant, à onze heures, le 391, tout pauvre qu’il est, a fait mon plaisir et mon repos. J’étais fatigué et pas mal ennuyé. Rôder deux heures en calèche au milieu de cent cinquante mille personnes, avec M. Mme Edward Ellice et ses sœurs, c’est long.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°

467/163-164

Information générales

LangueFrançais
Cote1086, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
387. Londres, Jeudi 4 juin 1840
9 heures

Hier soir en rentrant, à onze heures, le 391 tout pauvre qu'il est, a fait mon plaisir et mon repos. J'étais fatigué et pas mal ennuyé. Roder deux heures en calèche, au mileu de cent cinquante mille personnes, avec M. et Mad. Edward Ellice et ses sœurs, c'est long. Ellice et lord Spencer étaient à cheval. Certainement, Epsom ne me reverra pas. Une seule chose m'a frappé les voitures et les chevaux innombrables. La Reine a été très bien reçue. On dit que depuis le Prince Régent, aucun souverain n'était venu, à Epsom. Nous avons dîné comme je vous l'ai dit : rien que Lord spencer et Lord Duncannon. Je me figure que Cincinnatus, était un fermier d'air un peu plus héroique que lord Spencer, qui du reste m'a plu et m'a parlé politique, au grand étonnement d'Ellice. Il (lord Spencer) en a une telle aversion qu'il la fuit même dans la conversation de peur qu'on ne le prenne au mot. Aujourd'hui Eton. Et puis je ne vais plus nulle part que là où vous voudrez. Au fait je suis trop complaisant. Je pourrais montrer pourtant depuis que je suis ici une belle somme de refus.
Mon instinct sur la souscription ne m'a pas trompé. Thiers et la gauche ont fait faire là, à Napoléon mort, une pitoyable campagne. On me donne des détails assez curieux. La guerre civile dans la gauche était ardente. Partout chez les ministres, dans les couloirs, les deux factions, Bonapartistes et Anti-bonapartistes, étaient constamment aux prises. Thiers a redouté une division éclatante. Dès lors plus de parti, plus de majorité. Il a passé une nuit sans dormir. Il a fait venir Barrot. Ils ont fait venir les journalistes et ils ont tous mis leurs déroutes, ensemble pour couvrir un peu leur retraite. Tout n'est pas gloire en ce monde.
Vous avez toute raison dans votre réserve, avec M. Molé. Vous savez parfaitement quelle position je veux avoir à présent. soit en général, soit envers lui. Vous avez vu dans quels termes je l'ai prise. Je m'en rapporte aveuglément à vous sur ce que vous direz ou ne direz pas. Je sais depuis longtemps qu'avec les gens vraiment d'esprit, et qui vous aiment, il n'y a qu'une chose à faire, les mettre dans le vrai et les laisser faire. Je ne sais pourquoi je parle ici au pluriel ; le singulier me plaît davantage.

10 h et demie
Certainement je vous guérirai d'âme, j'en suis sûr ; de corps, un peu, je l'espère. Mais seulement tant que nous serons ensemble. Je n'ai pas besoin que vous me disiez quand vous êtes si poorly. Votre écriture, me le dit. Adieu Adieu. Il faut que je fasse ma toilette et que je parte. Demain, plus de course. Je vais attendre. Que la première moitié de notre mois passe vite, et la seconde jamais. Adieu.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/395

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 387. Londres, Jeudi 4 juin 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-06-04.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/395

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 4 juin 1840
Heure9 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024
